

## La psychanalyse au café 7/11/2024

### Jean-Baptiste Dethieux - Les monstres ordinaires – Editions In Press, collection « Ouvertures Psy »

Jean-Baptiste Dethieux est psychiatre et psychanalyste vivant à Toulouse. Il est membre titulaire formateur de la Société Psychanalytique de Paris et sera rapporteur au prochain CPLF avec un texte intitulé « Passé le trauma, passé du trauma... L'advenue d'une mémoire ».

En plus de sa pratique clinique, il a publié plusieurs articles dans le domaine de la psychiatrie et de la psychanalyse, ainsi que des romans et récits.

A « La psychanalyse au café » de ce soir nous allons parler son **dernier livre, intitulé “Les monstres ordinaires – Clinique et théorie du conformisme”**, qui explore les mécanismes de la soumission et du conformisme.

Quels peuvent être les mécanismes qui suscitent plutôt soumission et conformisme que communication avec l'autre et partage ?

Sans répondre, je le cite plutôt : "Il faut relire *Sa majesté des mouches*, de William Golding (1953) : tout est là. Un groupe fédéré par un chef – ou pas – et tant qu'il y a une croyance, une loi ou un dogme, une violence blanche peut se déchaîner en son nom, a fortiori en groupe : quand Jean Hatzfeld interroge les Hutus qui ont massacré les Tutsis, il constate qu'ils sont décontenancés quand il leur dit "tu" plutôt que "vous"... Le sujet s'efface, s'ampute d'une partie de lui-même."

Pourquoi avons-nous choisi ce livre ? Que peut-il dire de nouveau à ce sujet ? Il m'a semblé que ce thème des « monstres ordinaires » reviens tout le temps, comme s'il y avait quelque chose d'impensable et d'impensé qu'il fallait comprendre encore et encore. Finalement, dans un langage métapsychologique, il s'agit probablement de l'irreprésentable du silence de la pulsion de mort.

Je cite Sergio de Molino dans El Pais (Journal espagnol, cité dans le Courrier International du 9/10/2024 par Claire Carrad) : « Si nous parvenons à surmonter notre peur d'être dominés par les germes de monstruosité qui sont en nous, nous pourrions ressentir une culpabilité beaucoup plus utile, qui nous fera agir au lieu de nous paralyser devant le mal. Parce que nous sommes coupables. Bien sûr que nous le sommes. » Simon Veil dit la même chose lorsqu'elle parle de son étonnement dans les camps de voir le bien et le mal coexister chez les mêmes individus.

Comme je me suis intéressée surtout à ce que Dethieux disait de la pensée opératoire, je vous présenterai les chapitres 6 et 7 et vous dirai quelques mots sur le chapitre 8.

## Chapitre 6 – Vers un monde opératoire

Le rêve de la pensée opératoire serait-il un monde opératoire ? L'un et l'autre se renforcent dans une boucle.

L'auteur donne un exemple : Dans un avion, des enfants s'agitent. Les parents sont en train de regarder leurs téléphones. Les enfants dérangent les autres passagers et les parents leur désignent les oreilles de leurs enfants : ils ont mal. Les parents restent sur leur téléphone sans leur parler. Enfin, puisque les enfants continuent à déranger, ils sortent une tablette que le garçon peut regarder. Dethieux est consterné : il ne voit aucun lien s'exprimer entre les membres de la famille. Les parents ne regardent pas leurs enfants, ne leur parlent pas. La mère assoit le garçon sur ses genoux, sans bienveillance ni irritation. Dethieux sent l'enfant très perdu, non contenu.

Comme il continue à s'agiter, une sorte de hochet de la petite sœur est agité devant les yeux du grand frère, le père le fait sautiller sur ses genoux. Mais l'enfant se laisse glisser sur le sol. Toujours pas d'échange, ni visuel ni verbal. Il n'y a qu'un rebond excitatoire, la stimulation par des images ou une extinction dans l'épuisement. L'enfant s'agite toujours. Dethieux interprète que c'est ainsi qu'il se sent vivant. Il n'y a pas de parole ni d'une mère ni d'un père apaisant.

Cette petite séquence est assez fréquente à observer. Je me souviens d'avoir attendu devant une caisse de supermarché. Devant moi, une mère avec sa poussette, le caddie très chargé, cherchant l'argent dans son portefeuille, visiblement énervée. Son enfant dans la poussette ne demande rien, il regarde un dessin animé sur le téléphone de sa mère. Entr'eux non plus, pas un regard, pas une interaction. L'enfant, isolé de son environnement, mais calme. J'ai pensé aux addictions, à la sucette, à l'alcool, à un environnement qui doit toujours être satisfaisant. J'ai aussi pensé que cet enfant n'apprend pas à faire avec des situations de stress et que sa mère lui apprend plutôt à les méconnaître. L'enfant ne pense pas et il n'a pas quelqu'un avec lui qui susciterait ou soutiendrait sa pensée.

Dethieux pense à Michel Fain qui propose qu'il serait bien approprié pour la mère d'« oublier (son enfant) quelques instants,... afin de pouvoir s'en dégager, de faire à nouveau une place au père dans ses pensées... ». Il vaut mieux un père à côté de la mère et « un village », comme on dit, à côté d'eux.

Mais parfois, l'adulte ne peut plus calmer l'enfant, pour des raisons personnelles ou sociales. Cette mère au supermarché était sûrement débordée et a ainsi trouvé un moyen pour rendre la situation supportable. Sommes-nous en présence d'individus avec une pensée opératoire ou alors vivons-nous dans une société qui la favorise ?

Dethieux cite Claire Rueff-Escoubès selon laquelle : « Les nouvelles technologies conviennent finalement mieux à des « opératoires » qu'à des gens bien mentalisés ». Je me souviens encore quand les ordinateurs personnels sont arrivés dans les foyers. J'avais l'impression que je devais apprendre une nouvelle façon de penser. Que je ne pouvais pas penser librement mais selon un code, un peu comme on apprend le code de la route pour conduire au prix de ne plus pouvoir marcher librement.

Pour ma part, je ne suis pas convaincue que ces nouvelles technologies ne suscitent que la pensée opératoire. Dans un article récent dans la RFP j'ai avancé l'hypothèse qu'elles favorisent aussi la pensée hallucinatoire. Comme dans le rêve, devant l'image nous avons l'impression d'être dans une réalité, alors qu'il ne s'agit que de pixels. Peut-être la psychanalyse actuelle valorise trop l'expression verbale et pathologise trop la pensée en image ? Mais c'est un vaste sujet...

Ce qui me paraît manifeste, c'est ce que dit Félicie Nayrou (cité par Dethieux), à savoir qu'elles attaquent les valeurs communes, favorisent une déliaison du corpus social. Et, selon elle, mais aussi

selon Freud avant elle, le lien social a pour fonction majeure de maintenir en latence les pulsions de destruction.

Revenons à ce que dit Dethieux. Il rappelle que « l'excitation est cette tension interne, cette force d'impact sans histoire qui sollicite l'appareil psychique dans la nécessité de la réduire et au mieux de lui proposer un travail psychique de transformation – une voie longue – aboutissant à sa qualification en pulsion.

J'ai cherché dans le « Vocabulaire de la Psychanalyse » quelques précisions sur ce que c'est, la pulsion. Je cite : « C'est un processus dynamique consistant en une poussée (charge énergétique, facteur de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but. Selon Freud, une pulsion a sa source dans une excitation corporelle (état de tension) ; son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle ; c'est dans l'objet ou grâce à lui que la pulsion peut atteindre son but. ... C'est un concept-limite entre le psychisme et le somatique. « Le mot pulsion » met l'accent sur la « poussée plutôt que sur la fixité du but et de l'objet » .... « L'objet est variable, ... multiple, ... parcellaire, ... et ne trouve sa forme définitive qu'en fonction ... de l'histoire du sujet ». La poussée, elle, est continue, irrépressible et constitue « une exigence de travail imposée à l'appareil psychique ». Cette « exigence de travail » est l'idée de base de toute la psychanalyse contemporaine qui met l'accent sur la transformation des contenus psychiques plutôt que sur la découverte de contenus conflictuels.

Le passage de l'excitation à la pulsion nécessiterait la garantie d'une mise à distance d'un surplus d'excitation. Nécessiterait donc ce que Freud appelait un pare-excitation. Le bercement maternel du bébé peut avoir cette fonction.

Selon Claire Rueff-Escoubès, la notion de « l'importance donnée à l'étayage environnemental » est fondamentale.

A contrario, dans certaines situations, selon elle, un fonctionnement d'allure opératoire est suscité par l'environnement et peut même devenir nécessaire. Dethieux donne l'exemple du travail répétitif. Dans ce cas, « on note de manière durable l'installation d'éléments en faveur d'une tendance à agir au détriment du recours à la pensée, d'une inscription dans l'actuel, d'un appauvrissement d'une fantasmatisation. « Ici le sujet est malade de la réalité à laquelle il est soumis. Et il se « révolte » par un burn-out !

Je cite Dethieux : Les individus dont l'excitation psychique reste non-transformée, forment une société opératoire. Ou inversement, l'individu est malade de la réalité à laquelle il est soumis sans aucun sens de nuance ou d'ambivalence.

L'auteur revient sur les écrits de Freud pour mieux comprendre la « pensée soumise au collectif ». Freud décrit le processus qui affecte le destin de l'Idéal du Moi qui, lui, est issu du narcissisme infantile. Le petit enfant est la « Majesté le bébé », au centre de l'univers et sans défaut à ses propres yeux. Ce positionnement qui n'est plus soutenable après moultes conflits et déceptions, devient l'Idéal du Moi. Ce qui était devient ce qui devrait être. L'idéal du Moi engendre le Surmoi.

Selon le modèle freudien, « ces modifications se font grâce au drainage d'une force libidinale mise au service de cette nouvelle configuration. Pour Freud, c'est la libido des relations homosexuelles, c'est-à-dire des relations entre les « mêmes » qui forment essentiellement les liens sociaux. L'Idéal du Moi

collectif est associé au Surmoi culturel. Dans un tel groupe, on a des valeurs communes et on observe les mêmes interdits.

Chez le patient opératoire, il y a absence de libido, l'excitation n'a pas été transformée, et le sujet cherche au-dehors ce qu'il n'a pas dedans. Il y a carence individuelle et carence collective. La pensée opératoire s'accroche au factuel, à l'actuel. Elle est « inféodée » au collectif, à la conformité. Mais il reste la haine du différent et la pulsion destructrice non liée.

Dethieux évoque les « Deux minutes de la haine » dans 1984 d'Orwell «. Il cite le protagoniste : « Le plus atroce dans ces deux minutes de la haine, ce n'est pas qu'on soit obligé d'y participer mais tout au contraire qu'on ne puisse s'empêcher d'y adhérer. Au bout de 30 secondes, plus besoin de faire semblant. Une extase abjecte où se mêlent la peur et la vindicte, un désir de tuer, de fracasser le crâne à coups de gourdin, semble parcourir le groupe comme un courant électrique, et on se transforme à son corps défendant en fou hurleur et grimaçant. »

Les enfants futurs nazis étaient élevés dans la haine de leurs propres pulsions... comme le Président Schreiber, exemple freudien. Le père de Schreiber est décrit comme quelqu'un de très rigide ne prenant pas en compte les besoins de ses enfants. Ainsi, pour qu'ils se tiennent droit à table, il leur mettait un bâton dans le dos. Schreiber était psychotique, voie considérée souvent comme une voie parallèle à la voie de la pensée opératoire.

Lorsqu'il n'y a pas de pensée, il y a contrainte à agir. Freud écrit que dans certains cas « ... l'analysé ne se remémore absolument rien de ce qui est oublié et refoulé, mais il l'agit. Il ne le reproduit pas sous forme de souvenir mais sous forme d'acte, il le répète, naturellement sans savoir qu'il le répète » (XII, p.190).

Le sujet opératoire pourrait être ainsi « cet employé du mois » qui ... n'a de cesse de produire et de fuir en avant dans une nécessité impérieuse de s'éloigner d'un intime chargé d'angoisse primaires», « ... un comportement qui ... impose un activisme sans fin et qui... procure alors le « calme » plutôt que la satisfaction. »

Dethieux rapproche cette excitation non transformée au traumatisme : « L'une des fonctions de la vie opératoire est celle de calmer la charge traumatique et sa composante essentielle, l'excitation. » L'agir permanent a la fonction d'un « contre-feu » : les procédés auto-excitants sont aussi des procédés auto-calmants. Ils jouent un rôle dans la lutte contre l'effondrement dépressif narcissique, qui engagerait le sujet dans un processus de mort psychique. Sur un plan social, le fonctionnement opératoire suscite une réponse sociale par encore plus d'excitation. L'auteur cite Denise Braunschweig et Michel Fain qui décrivent les objets répondant à des néo-besoins. Des exemples modernes seraient la première cigarette, le smartphone ou les jeux vidéo.

Quid du travail psychique pour obtenir plutôt la satisfaction que le calme trompeur ? Percevoir plutôt que se représenter ? ... Dethieux évoque encore le monde du travail : « Les pointeuses ont laissé la place aux ordinateurs ». Le temps psychique est un temps humain et non pas un temps déshumanisé, une urgence.

Dans le chapitre suivant, **le Chapitre 7**, que Dethieux évoque, à travers quelques exemples, des mécanismes pouvant être à l'origine de l'incapacité à transformer l'excitation en pulsion.

## Chapitre 7 – Les monstres dormants

Selon Dethieux, la « folie du conformisme » est due à la « nécessité du banal pour mieux se protéger de cette folie 'blanche', de cette violence fondamentale, qui ... habite (les individus) ». Ce sont de monstruosité dormantes, réveillées par le « frottement avec l'altérité ». Evoquant le roman « L'étrange cas du Dr. Jekyll et Mr. Hyde » de Robert Louis Stevenson, il considère cette « part monstrueuse » comme une partie clivée du Moi, clivage résultant du déni. C'est, selon l'auteur, le dernier mécanisme de défense avant l'attaque des fonctions mêmes du Moi... Depuis (toujours) la négation – (sous forme de déni ou de dénégation), tente à échapper à cette part monstrueuse en soi. L'effacement en est la forme ultime, la forme ultime du négatif.

Alors, la pensée opératoire, est-elle un défaut ou une défense ? Pour Dethieux, elle relèverait d'un « dispositif anti-traumatique » échouant à se constituer comme défense mentale. Le conformisme de surface couvre « cette violence sourde qui ne peut trouver aucune issue représentative mais continue d'élire domicile dans une partie clivée ». La pulsion de mort rencontrerait-elle une société de terreur ? L'irreprésentables trouverait un écho dans un idéal groupal.

Dans « Dr. Jekyll et Mr. Hyde », le thème du double figure le clivage. Hyde, c'est le diable en personne ! Selon Dethieux, le diable devient l'autre nom du Ca ! (Peut-être on pourrait préciser que dans la métapsychologie freudienne, le Ca est neutre, ni bon ni mauvais, mais aussi ce qui est indifférent au bien et au mal).

Un autre exemple : « Le conformiste » de Bernardo Bertolucci. Le protagoniste du film sort d'un passé infantile "monstrueux", rejoint le pays de la « normalité » et se rêve d'être comme les autres. Il s'ampute de tout désir non conforme... et finira par participer aux rassemblements de masses fascistes.

Il n'y a pas que des exemples littéraires. Une patiente, pendant 45 ans, a vécu au service de sa mère psychotique. Sa mère est « folle » et elle craint d'être folle aussi. Ce qu'elle souhaite avant tout, c'est d'être « normale ». Elle considère ses émotions comme le début de la folie.

Comme elle, je reçois aussi d'autres personnes qui me demandent avant tout de les débarrasser de leur vie psychique. Alors, dans 1984, l'arme absolue contre le conformisme, c'est l'amour (lien libidinal par excellence !).

Le récit : « L'homme invisible » de George Wells, cité par Dethieux, relate l'histoire d'un homme meurtrier qui « règle le compte de ses objets internes » par le meurtre des objets externes. Mais quels objets ? Il est absent dans le regard des autres. Celui de sa mère ? Et sans le regard de sa mère, est-il absent à lui-même ?

Dans le **chapitre suivant, le Chapitre 8 « Aujourd'hui, maman est morte » ou les objets imparfaits**, Dethieux donne une réponse à cette question. Je voudrais en dire seulement quelques mots.

Dethieux reprend « L'étranger » de Camus. Vous connaissez l'histoire.

Le protagoniste Meursault est invisible ou encore aveugle, absent à lui-même. Aveuglé par le soleil éclatant, « tout l'effracte et l'atteint comme si ses enveloppes psychiques faisaient défaut. » Le soleil l'aveugle et « prend la place de tout objet interne ».

Meursault, selon l'auteur, est victime de « l'impossible recours à des objets internes imparfaits, témoins de l'intériorisation précaire d'un monde environnant tout aussi précaire ».

« Meursault est déjà mort de ne pas avoir été regardé par sa mère ».

Je vais m'arrêter là. Dethieux parle encore de Bacon, c'est fois-ci il s'agit non pas de l'absence d'un regard mais d'un regard déformant ce qui, bien sûr, le fait penser à Winnicott pour qui le visage de la mère est le miroir qui reflète à l'enfant son existence.